

# LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 6 DÉCEMBRE 1884.

No. 50

## Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 3c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

## LES PAUVRES, L'HIVER.

À MA SŒUR, MAD. G. COSTOLOW

Présidente des Dames du Patronage.

Un peu de pain est la vie  
des pauvres : celui qui les en  
prive est un meurtrier.

ECCLESIASTE.

L'hirondelle a cherché des régions plus douces ;  
Le givre et le frimas ont saupoudré les mousses  
De leurs cristaux tremblants.

Dans les rameaux frileux les petits nids sont vides ;  
Et le froid, des ruisseaux a congelé les rides ;  
Les bois sont déjà blancs.

L'haleine des grands prés a perdu son arôme ;  
L'oiseau de neige rôde et s'abat sur le chaume  
A demi recouvert.

Le bucheron chargé descend de la colline ;  
La nature s'endort sous son manteau d'hermine ;  
Tout le dit : c'est l'hiver.

Pour le riche, l'hiver, c'est le temps des conquêtes,  
C'est le temps des festins, des plaisirs et des fêtes ;  
C'est le sommeil des fleurs.

Mais, pour le pauvre, hélas ! c'est le temps des souffrances,  
C'est l'heure de la faim et des désespérances ;  
C'est le réveil des pleurs.

Le grand du monde a froid sous sa chaude fourrure ;  
Il s'emporte et maudit la marâtre nature  
Qui le maltraite ainsi ;

Mais il n'aperçoit pas le regard triste et morne  
Du pauvre, demi-nu, qui s'accoude à la borne  
Grelottant et transi.

Le débile vieillard, malade en sa mansarde,  
Tremblant, manquant de tout, se demande et regarde,  
S'il va mourir de faim ;

S'il va s'éteindre, là, sans qu'un mot le console,  
Sans qu'il puisse espérer une dernière obole,  
Sans un morceau de pain.

Le petit orphelin, qui va de porte en porte,  
Demander, pour sa sœur, que la phthisie emporte,  
Quelque soulagement ;

Souvent, revient le soir, en pleurant, les mains vides,  
Sans pouvoir apporter à ces lèvres livides,  
Un rafraîchissement.

L'ouvrier, surchargé de famille et de gêne,  
Que les jours de chômage ont plongé dans la peine,  
Et dans la pauvreté ;  
S'en va, quand la nuit vient, la honte sur la joue,  
Tendre sa main tremblante aux miettes qu'on secoue  
A la mendicité.

La veuve, sans soutien, réduite à l'indigence  
En perdant son époux, la terrestre espérance  
De toutes ses douleurs ;  
Achève de troquer les meubles du ménage  
Contre un pain noir et dur, le suprême apanage  
De ses enfants en pleurs.

Le froid, la faim, la soif, sont la trinité sombre  
Qui hante jour et nuit, dans le soleil et l'ombre,  
Ces grands déshérités.  
Venons à leur rescousse ! Hélas ! ce sont nos frères,  
Ne fermons pas nos cœurs à leurs chaudes prières !  
Couvrons leurs nudités !

\* \*

Sur le roc de Champlain s'élève un édifice,  
Qu'un apôtre de Dieu, \* par un long sacrifice  
Fonda pour les petits ;  
C'est là, qu'aïdé des soins de dames charitables,  
L'on instruit et l'on vêt les enfants misérables,  
Oubliés au legis.

Prêtez votre concours à ces cœurs pleins de zèle,  
Qui tirent de la rue, et prennent en tutelle  
Le fils du malheureux !  
Ils travaillent pour Dieu ; c'est une œuvre féconde ;  
Vous aurez votre part si votre main seconde  
Leurs efforts généreux.

Quand il quitte le toit de ce lieu tutélaire,  
L'enfant reprend sa place, à côté de son frère,  
Dans la société ;

Il connaît les devoirs que comporte la vie ;  
Et dans ce cœur calmé ne germe plus d'envie  
Contre l'humanité.

\* \*

O vous tous qu'un Dieu bon a comblé de largesses !  
Ne pensez-vous jamais à ces sombres détresses  
Qui vous tendent la main !

Quand vous dormez, heureux, sur vos moelleuses couches,  
Ne rêvez-vous jamais à ces avides bouches,  
Que dessèche la faim ?

A quoi sert d'amasser d'importunes richesses ?  
Leurs morbides langueurs, leurs fiévreuses promesses,  
N'enfantent que l'orgueil !

Lorsque la mort viendra trancher votre existence,  
Que vous restera-t-il de ces biens qu'on encense ?  
... Les planches d'un cercueil !

L'aumône sanctifiée ! Heureux celui qui donne !  
Il se tresse ici-bas, l'immortelle couronne  
Dont Dieu ceindra son front.

Laissez-vous émouvoir, princes de la fortune !  
Donnez à pleines mains ; soulagez l'infortune ;  
Les cieux vous le rendront.

\* Le rév. M. Hamel est le fondateur de l'œuvre du patronage.

Toi, sainte charité ! Vierge pure et féconde  
Qui verses dans le sein des pauvres de ce monde  
Tes trésors, chaque jour !  
Poursuis ta mission ! la part que tu réclames  
Est le lien secret qui réunit les âmes  
Dans un sublime amour.

ALFRED MORISSET.

Sainte-Hénédine, décembre 1884.

## CHRONIQUE.

Enfin voilà l'hiver, vive l'hiver ! Il se glisse  
doucement comme un hôte qui craint une mau-  
vaise réception ; entrez, entrez vite, vieil hiver à la  
barbe d'argent, soyez le bienvenu ; détronnez sans  
remords cette stupide saison d'automne.

Il s'allume déjà, le foyer où le grillon chante  
plus gentiment que les fauvettes dans les feuillées ;  
l'amour préfère le nid capitonné du boudoir aux  
rues poussiéreuses des villes ; le soleil pâle, caresse  
exquisément les cheveux d'or de la bien-aimée au  
lieu de lui rôtir le visage, et le feu met une pointe  
de rouge plus forte sur les lèvres qui murmurent  
un mot d'amour.

Voici la saison qui fait éclore tous les jolis pé-  
chés dont bien des gens raffolent : le Mensonge de  
toutes les fêtes, de tous les souhaits, de toutes les  
tendresses, l'Orgueil avec ses toilettes précieuses,  
la Luxure chuchotant ses ivresses dans les alcôves  
où volètent les amours, et surtout la Gourman-  
dise, l'intelligente Gourmandise, la souveraine des  
vices, le péché qui fait signe aux autres d'entrer  
dans la danse.

Mais qui nous rendra les bons soupers d'autre-  
fois, dans les campagnes, l'heure charmante où nos  
grands-pères, un soupçon de rouge sous des yeux  
allumés par le plaisir, sans bégueulerie devant le  
mot lesté finement troussé, donnaient du bec et de  
la fourchette, et sans se faire prier trempaient leurs  
chansons et leurs lèvres dans le vin, sans toutefois  
en abuser.

Hélas ! aujourd'hui on appelle souper le défilé  
affamé qui mange debout pendant le bal ! On dé-  
vore, acculé de fatigue, entassé comme un troupeau  
dans une bergerie, les femmes pâles, décoiffées, les  
yeux cernés par le sommeil et la danse, les hom-  
mes le teint rouge, les moustaches tombées ; com-  
me la place manque et aussi les assiettes, les robes  
décolletées soupent d'abord, sentant sur leurs épa-  
les nues le souffle haletant de ces messieurs qui  
supplient, les yeux en coulisse, les mains tendues  
pour obtenir un morceau de filet ou un petit pain  
à la galantine.

Ceux qui n'ont pas été assez galants ou assez  
vifs pour conduire une dame au réveillon, restent  
au salon ; ils s'ennuient et tombent sur leurs dan-  
seuses à langues raccourcies : les unes sont trop  
grasses, les autres trop maigres ; Mlle B..., qui a  
la réputation d'avoir de l'esprit, est absolument  
monotone ce soir-là ; les diamants de madame une